

# Le père Chiffons : (fin)

Autor(en): **Lascaux, Paul de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 17

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185765>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

clliào que terivont la rêsse per avau, que parait que lâi a dâi rudo lulus pè cllià Combâ, po poâi bâirè dâo cognac pè lo fond dâo lé; mà n'est pas lo tot : clliào gaillâ n'ont-te pas onco l'idée dè fifâ ein l'ai, coumeint quoui derâi bin su on niolan; kâ lo derrâi dzo que l'ont trait dè cllià gliiace, l'ont fé on ressat iò l'ont bu coumeint dâi pertes, que mémameint y'ein a z'u ion qu'avâi on bocon tzerdzi, qu'a volliu fèrè son vergalant et montâ su la cantina po fèrè la pîce drâite su la frète. Mà fâi quand l'a étâ lé, la têtâ lo contr'avau et lè pi ein amont, parait que lè pi lâi ont veri et lo coo a rebattâ avau lo tâi et l'est venu s'eincrottâ dein lo pacot, qu'on a z' ubin dâo mau dè lo raveintâ et dè iò l'est ressaillâi san-k-et net.

— Que peinsâvè-tou ein vegneint avau, se lâi fâ on camerâdo ?

— Peinsâvo, se repond lo luron, que se y'avâi z'u 'na pinta ein décheindeint, lâi mè saré arretâ dè bon tieu po bâirè on demi-litre.

### Le père Chiffons.

6

(Fin).

Une demi-heure à peine s'était écoulée lorsque Raymond de Lortal, accompagné de sa femme, de sa fille, du médecin, était transporté dans le fiacre.

— C'est-y à Lariboisière qu'on le conduit, demanda le loustic en fermant la portière, en ce cas j'irai le voir jeudi...

— Non, mon garçon, répondit le médecin en remettant une pièce blanche au jeune homme.

— Ah ! ous qui va donc ?

— Chez moi..., et Mlle Rénée vous fera savoir de ses nouvelles.

— N'y manquez pas, mademoiselle, dit la mère Minette en faisant une révérence à la jeune fille et souvenez-vous de ma prédiction : « Vous serez heureuse, parce que Dieu vous aime. »

Le malade fut installé au fond d'un délicieux jardin, dans une maison de l'avenue de Villiers. La fièvre cérébrale était à craindre. Le délire ne tarda pas à s'emparer de M. de Lortal. Pendant dix-neuf jours, le pauvre homme fut près de succomber; sa femme et sa fille, qui ne le quittaient pas, lui prodiguèrent les soins les plus affectueux. Le savoir du grand praticien et la nature triomphèrent du mal.

Raymond fut sauvé. Sa complexion vigoureuse rendit la convalescence moins longue qu'on eût pu s'y attendre. Aussi par une belle journée d'automne, M. de Lortal, appuyé sur le bras de Rénée, put descendre au jardin où sa femme vint le rejoindre.

— Mes amis, dit Raymond, qui avait beaucoup vieilli pendant cette maladie, je vous dois la vie. Je la dois aussi au bon docteur qui m'a reçu dans cette maison de santé. Mais comment se fait-il que je ne l'aie pas revu ?

— Oh ! il ne t'a pas abandonné, Raymond ! dit avec vivacité Mme de Lortal, si tu savais !

Rénée jeta un regard suppliant à sa mère.

— Ne crains rien, mon enfant, dit cette dernière, en prenant la main de son mari, ton père est assez fort maintenant pour connaître la vérité.

— Quelle vérité ? demanda Raymond avec curiosité.

— Père, vous plaisez-vous ici ? dit Rénée.

— Mais, hélas ! il faudra bientôt en partir ! Je vais mieux... Il faudra retourner là-bas..., dans l'ombre, reprendre le collier de misère ! Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ?

— Tu es injuste, Raymond, dit Mme de Lortal d'une voix grave, tu oublies tes amis...

— Mes amis, je n'en ai pas, répondit-il en baissant la tête, je n'ai pas su en conserver...

— Injuste et ingrat ! reprit la femme du même ton. Tu crois

être ici dans une maison de santé ; tu crois être soigné par des étrangers, des inconnus, eh bien ! tu te trompes...

— Ma mère, s'écria Rénée en voyant son père faire un geste d'effroi.

— Ne crains rien, ma fille, il faut qu'il sache l'affection et le dévouement qu'il a inspirés, ce cher Raymond.

— Qui est donc ce médecin qui a voulu me recevoir ? demanda M. de Lortal.

— Ton cœur ne t'a rien dit, fit Mme de Lortal. Ah ! j'ai deviné bien vite d'où venaient les bienfaits...

— Des bienfaits ! répéta Raymond avec aigreur, qui donc aurait osé?...

— Un fils dévoué, monsieur, dit un jeune homme qui pendant l'entretien s'était tenu caché derrière le tronc d'un gros chêne.....

— Papa ! exclama Rénée en joignant les mains.

— Mon bon Raymond ! dit Mme de Lortal d'une voix suppliante.

Auguste Dubleix embrassa son ancien patron et le força à s'asseoir.

— Ainsi vous étiez tous du complot ? dit M. de Lortal à sa femme.

— Moi, je n'en étais pas d'abord, mais je m'en suis bientôt misé...

— Ainsi le médecin, la maison de santé, tout cela était faux !

— Notre affection seule est vraie, dit Rénée.

— Explique-moi donc cela toi-même, monsieur Auguste, demanda Raymond en souriant...

— Oh ! c'est bien simple, monsieur.

La dernière fois que je vous vis à Montpellier, je vous dis : « Je ferai fortune. »

— Et tu as réussi, déjà !

— Bravo ! s'écria l'ex-banquier qui voyait son passé heureux se dérouler sous ses yeux.

— Mais j'ai réfléchi que seul, trop jeune encore, n'ayant pas assez d'expérience je pouvais exposer mes capitaux et j'ai pensé à prendre un associé...

— C'est dangereux, répondit sérieusement M. de Lortal comme du temps où il traitait les affaires...

— Avec son aide, ses conseils, son concours, son entente des opérations, ajouta le jeune homme, la maison Dubleix et Cie ne pourra aller qu'au succès...

— Quelle mise de fonds apporte-t-il ? demanda vivement M. de Lortal : l'homme d'argent réapparaissait.

— Un trésor !... S'il veut me l'accorder, dit timidement Auguste en jetant un regard vers Rénée, qui s'était placée à côté de sa mère.

— Quoi ! s'écria M. de Lortal en se levant, cet associé, ce collaborateur, ce serait moi ! et ce trésor... ma Rénée ! Tu voudrais l'épouser sans dot... Oh ! mon rêve d'il y a dix ans... Mais c'est à présent que je rêve... Auguste, Rénée... ma pauvre femme...

Puis s'arrêtant et saisissant Auguste par le poignet :

— Mais malheureux ! et ma faillite !

— Nous vous réhabiliterons, mon père, dit Dubleix.... Ah ! laissez-moi pour toujours vous donner ce nom ; accordez-moi la main de Rénée...

L'émotion empêcha d'abord Raymond de répondre ; après quelques secondes qui parurent des heures au jeune homme, M. de Lortal dit :

— Tu as eu raison, mon ami, je te donne notre trésor !

Et il mit la main de sa fille, toute rouge de joie et de pudeur, dans la main d'Auguste. On quitta le jardin où l'air devenait frais. Auguste Dubleix offrit son bras à Mme de Lortal dont la figure si triste d'ordinaire était animée par la satisfaction. Rénée guida les pas de son père.

— Hâtons-nous, murmura-t-il, je ne veux pas qu'ils entendent ce que j'ai à te dire. Quand ils furent à une certaine distance :

— Tu venges généreusement ton grand-père, ma Rénée !...

— Je ne le venge pas, je lui obéis, fit la jeune fille à demi-voix, ne m'a-t-il pas dit :

« Aime tes parents ! »

Raymond soupira.

— Toi qui pries avec ferveur, penses-tu que les âmes nous pardonnent ? demanda-t-il anxieux.

— Pourquoi seraient-elles immortelles, cher père, si elles conservaient là-haut les haines et les passions mesquines d'ici-bas !

— Ah ! tu fais croire et espérer, s'écria l'ex-père Chiffons en pressant le bras de son enfant.

— Croire, prier, espérer, c'est là tout le bonheur de la vie, dit simplement Rénée en levant ses regards vers le ciel.

PAUL DE LASCAUX.

Dans un village du Val-de-Ruz, un monsieur s'adresse à quelques personnes groupées dans la rue :

« Pourriez-vous, leur dit-il, m'indiquer le domicile de M. X. ? »

— Deux maisons plus loin, à droite.

— Monsieur X. est-il chez lui ?...

— Non, monsieur, répond la dame d'un ton de mauvaise humeur.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire où je pourrais le rencontrer ?

— Certainement, monsieur, c'est bien facile, ajoute la dame avec amertume, il a été toute la semaine à la charrue et aujourd'hui il est au soleil.

Il est bon d'ajouter que la *Charrue* et le *Soleil* sont deux pintes du village en question.

Discussion entre deux gamins dans la cour du collège :

« Je te dis, moi, que son père est grand conseiller.

— Et qu'en sais-tu ?

— Mais, oui,... puisqu'un jour il sortait de chez Bize.

Un courtier et un marchand de vins traitent une affaire :

*Le Marchand de vin.* — Je prendrais volontiers de votre vin, mais il faut me le laisser à meilleur marché.

*Le Courtier.* — Impossible, même avec la meilleure volonté du monde ; je ne vous l'ai coté qu'au prix de fabrique.

C'était à la foire d'Orbe. Deux paysans débattaient depuis longtemps le prix d'une vache. Le vendeur consent enfin à céder l'animal pour quatre cents francs, payables par billet à ordre à 3 mois de date ; mais comme il n'est pas très au courant de ce genre de règlement, lorsque le billet est rempli et signé, il demande à l'acheteur :

— Mais, qui est-ce qui gardera ce billet ?

L'autre, qui n'était pas très scrupuleux, reprend aussitôt :

— C'est moi, car comment diable voudrais-tu que je sache quand il me faudra le payer, si je ne l'avais pas ?

— C'est vrai, répond l'autre en remettant ingénument le billet à l'acheteur.

Un petit garçon, grand amateur de bonnes choses, est en train de dévaliser l'armoire aux confi-

tures, lorsqu'il est surpris par sa mère :

— Fi ! monsieur, que c'est vilain d'être gourmand ! Que dirais-tu si tu me voyais manger de la confiture sans pain ?

— Je dirais comme ça, petite mère, puisque le pot est commencé, il faut le finir.

Le mot du logogriphe du précédent numéro est : *Madame*, le sort a désigné pour la prime M. Paul Gaudard, à la *Tour-de-Peilz*.

#### Enigme.

Tout paraît renversé chez moi :  
Le laquais précède le maître ;  
Le manant passe avant le roi ;  
Le simple clerc avant le prêtre ;  
Le printemps vient après l'été ;  
Noël avant la Trinité ;  
C'en est assez pour me connaître.

PRIME : 100 cartes de visite.

**Opéra.** — La troupe lyrique de MM. Andraud et Baud vient de débiter par deux opéras comiques qui ont fait grand plaisir, le *Barbier* et *Si j'étais roi*. Nous ne parlerons pas encore de nos divers artistes individuellement, crainte de porter sur eux un jugement prématuré ; mais ce que nous pouvons dire, c'est que de l'opinion de tous ceux qui ont assisté à ces débuts, l'ensemble de la troupe est excellent et nous promet d'agréables soirées. Notons, du reste, que la troupe n'est pas encore au complet et qu'elle attend encore l'arrivée de deux ténors, MM. Valdéo et Passerin.

Réprésentation de demain, 25 courant, à 8 heures : **Le Postillon de Lonjumeau**, opéra comique en trois actes, suivi de **Danses et ballets**.

**Avis.** — Nous prions nos abonnés de l'étranger qui n'ont pas payé leur abonnement de l'année courante, de bien vouloir le faire au plus tôt, pour éviter une interruption dans l'envoi du journal. Nous rappelons aussi que toute demande de *changement d'adresse* doit être accompagnée d'un timbre-poste de 20 cent.

La livraison d'avril de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : Le nihilisme et la Russie, par *Pravda*. — Les esprits du Seeland. Nouvelle, par M. L. Favre. (Quatrième partie.) — La bourse, la spéculation et l'agiotage, par M. Léon Walras. (Deuxième et dernière partie.) — La flore suisse et ses origines, par M. Eugène Rambert. (Deuxième partie.) — Le lecteur du roi de Prusse. Louis Schneider, par M. G. van Muyden. (Deuxième et dernière partie.) — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

## PIANOS GARANTIS

J.-S. GUIGNARD et C<sup>o</sup>

32, Grand-Saint-Jean, Lausanne.

Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — *Vente et location aux conditions les plus avantageuses.*

HARMONIUMS

## PAPETERIE MONNET

Cartes de visite très soignées et livrées promptement. Enveloppes avec raison de commerce, factures et entêtes de lettres.